

CAMPAGNE DE FOUILLES À TERRE

JEAN-CHRISTOPHE GALIPAUD

SOMMAIRE

- 21 Vanikoro 1999
- 22 A la recherche du camp des français
- 22 Vanikoro 1986
- 22 Vanikoro 1990
- 22 Les recherches en 1999
- 23 Résumé des activités de terrain
- 26 Résultats
- 26 Le camp des français
- 27 Le matériel
- 29 Premières impressions
- 30 Conclusions
- 30 Annexes

«... Dans le nombre des colliers il y en avait plusieurs de grains de verre ; mais ces grains provenaient certainement de manufactures anglaises ; et c'était le seul effet européen que nous eussions aperçu dans l'entrevue qui avait eu lieu avec les habitants de la côte méridionale de l'île [Nende aux Santa Cruz]. On aperçut, dans les pirogues de ceux-ci, une hache dont le manche ressemblait aux manches des haches des îles des Amis, mais qui, au lieu de pierre, avait pour tranchant un morceau de cercle de barrique... J'ai pensé que celle-ci provenait du Swallow, ainsi que les grains de verre que nous avons vu : d'ailleurs un objet d'aussi peu d'importance, et dont les navires les moins bien approvisionnés ne manquent jamais, ne pouvoir en aucune manière faire présumer le passage de M. de Lapérouse. Il était si abondamment pourvu en tout genre, que ce n'est pas à quelque chose d'aussi mesquin que l'on pouvait reconnaître ses traces...» (Voyage de d'Entrecasteaux, page 376-377).

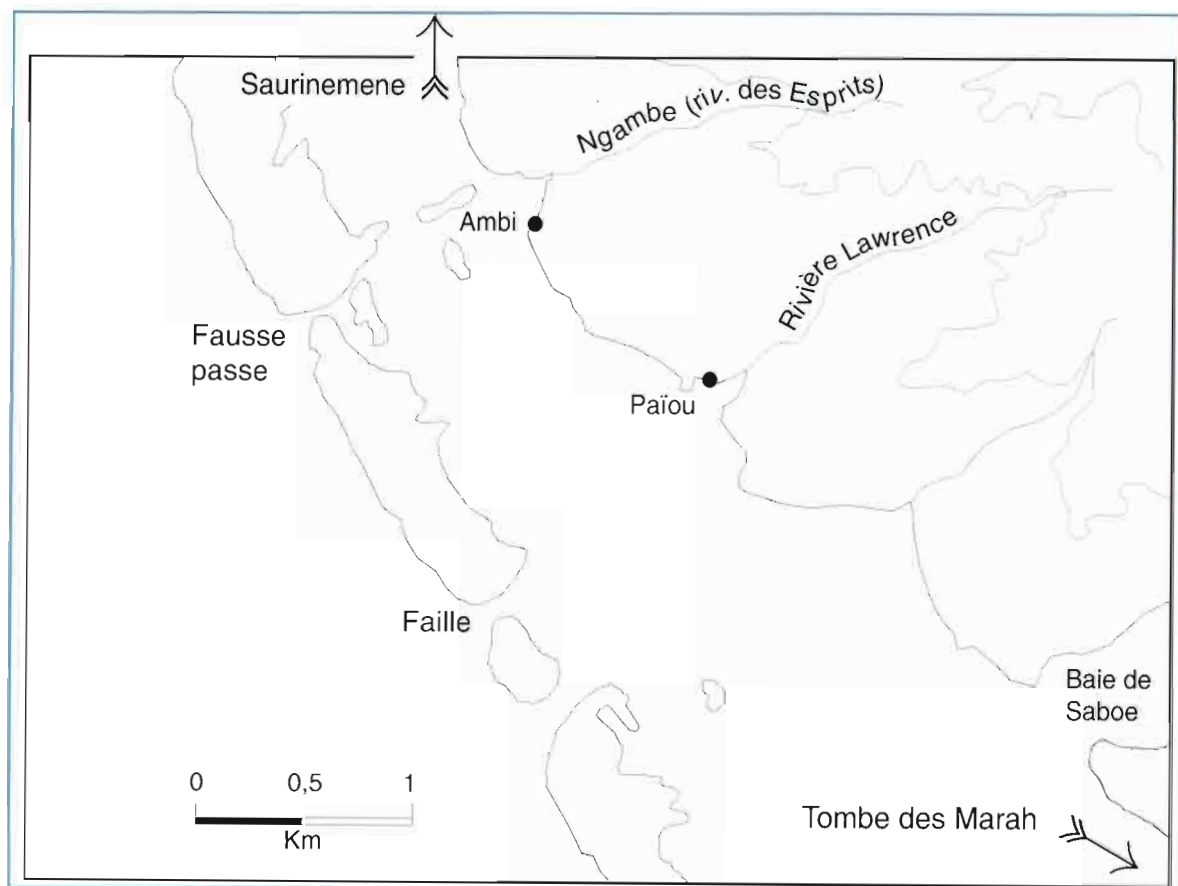
■ Vanikoro 1999

En 1788, les deux navires de recherche la Boussole et l'Astrolabe heurtèrent les récifs d'une île alors inconnue de l'archipel des Salomon : Vanikoro.

Il fallut 39 ans pour que l'endroit du naufrage soit enfin connu et que des traditions orales nous renseignent sur le devenir des marins et savants français rescapés. Ces traditions, parfois contradictoires, suggéraient qu'il y avait eu des survivants. Les plus significatives, reprirent après Dillon et Dumont d'Urville par de nombreux auteurs, indi-

quaient que les marins s'étaient installés dans la baie de Païou, au sud de l'île, pour construire une embarcation de fortune, et qu'ils prirent la mer, quelques mois plus tard, à bord d'une chaloupe pontée ou autre embarcation de fortune. Des récits moins optimistes racontaient le massacre de ces étrangers à la peau blanche, mi-esprits et mi-hommes qui dérangent, effrayaient et volaient la nourriture dans les jardins. Ces traditions racontées par les deux ethnies présentes sur l'île, les Mélanésien et les Tikopiens, reflétaient l'opposition ancestrale des deux groupes et donnaient une idée des difficultés qu'avaient dû rencontrer les naufragés pour se faire accepter dans l'île.

Le lieu décrit comme étant le « camp des français » dans la baie de Païou, n'offrait, 39 ans après son occupation, que des traces fugaces du passage des survivants, quelques arbres visiblement coupés à la hache (mais les indigènes étaient largement pourvus en fer depuis le naufrage) qui pouvaient témoigner de cette présence ancienne. Aujourd'hui, après plusieurs campagnes de recherche à terre peu fructueuses, une partie de ce « camp des français » a été découverte et fouillée. Cela lève le doute sur l'existence même du camp et donc la présence de survivants. Les fouilles réalisées cette année ne permettent pas pour autant de connaître le nombre des naufragés ni la durée de leur séjour à Païou. Ces objets nous renseignent, néanmoins, sur leur survie dans ce monde étranger et livrent les premiers éléments concrets d'une histoire qui reste à déchiffrer.



Carte de la région de Païou.

■ A la recherche du camp des français

A partir du moment où l'on sut avec certitude que les deux bateaux avaient fait naufrage à Vanikoro, tous les navigateurs qui croisèrent dans les parages ont tenter d'ajouter quelques informations supplémentaires à l'histoire. Les habitants de Vanikoro surent profiter du statut particulier que leur offrait cette aventure. Le recueil de l'histoire orale du naufrage et de l'installation des rescapés, les lieux qu'ils investirent, les circonstances entourant leur départ furent autant d'occasions pour les natifs de se faire valoir au détriment de leurs voisins et de s'enrichir. Cette situation nuit dès le début à la recherche de la véritable histoire et il est aujourd'hui difficile de démêler le vrai du probable ou du faux dans l'abondante littérature sur le sujet.

Deux campagnes, en 1986 puis en 1990, ont donné lieu à des travaux de recherches scientifiques à terre, d'abord sous la direction d'un archéologue du Musée d'Honiara, John Keopo en 1986, puis sous la direction d'une doctorente en archéologie à l'ORSTOM (aujourd'hui IRD), Anne Di Piazza, en 1990.

■ Vanikoro 1986

En 1986 comme en 1990, les travaux ont porté sur la recherche du lieu présumé du camp des survivants près du village de Païou, dans le sud de l'île. Dix sondages d'1 mètre de côté placés sur un axe perpendiculaire à la rivière Lawrence ne livrèrent pas de vestiges de l'époque mais permirent la mise au jour de traces circulaires plus sombres à 1,20 mètre de profondeur dans deux des sondages éloignés de plusieurs dizaines de mètres. D'autres vestiges suggéraient... « près de la rivière, à environ 1,20 m sous la surface du sol une suite de traces circulaires jointives qui dénotent la mise en place d'un lit de rondins de 20 cm environ de diamètre alignés en direction de la berge »¹. Ces traces furent interprétées comme les témoins de la palissade et du plan de mise à l'eau du chantier où fut construit le bateau de secours décrit dans les traditions recueillies par Dillon puis Dumont d'Urville au milieu du XIX^e siècle. Un doute néanmoins subsiste, ces témoins, fugaces, pouvant être parfois dus aux traces laissées par des racines ou d'anciennes galeries de crabes.

Dans tous ces sondages, la stratigraphie était identique :

de la surface à -10 cm, alluvions récentes, métal ;

-10 cm à -100 cm, alluvions ;

à partir de -100 cm et jusqu'à -150 cm, sédiment alluvionnaire plus clair avec parfois des traces de poteaux.

Ces alluvions massives suggéraient que l'embouchure de la rivière Lawrence s'était déplacée depuis l'installation du camp.

■ Vanikoro 1990

En 1990, les objectifs annoncés tenaient compte des découvertes mentionnées ci-dessus et furent donc orientés vers la fouille de cette zone supposée du camp et « l'étude des modalités de l'installation et de la survie des marins français dans l'île »².

21 sondages de 1 m par 2 m de côté furent réalisés sans grand succès le long de la rivière et près de l'embouchure. La stratigraphie jusqu'à 1.20 mètres de profondeur se composait presque uniquement de limons stériles et les seuls vestiges significatifs mis au jour furent 5 tessons de porcelaine de Macao dans le lit même de la rivière. Ces vestiges indubitablement de l'époque venaient s'ajouter à ceux, trop peu nombreux, déjà découverts par les travailleurs de la société forestière Kaori Timber, installée à Païou entre 1920 et 1960. D'autres sondages dans la même région, ne permirent pas de découvrir des éléments significatifs en particulier des vestiges provenant des navires naufragés et dans son rapport, Anne Di Piazza³ s'interrogeait sur la réalité de ce camp dont, 40 ans après le naufrage Dillon lui-même reconnaissait qu'il ne subsistait aucune trace⁴.

D'autres recherches, au lieu-dit « Mambola », endroit supposé de la tombe de marins naufragés, conduisirent à la découverte d'ossements humains (fragments de calotte crânienne principalement) et d'objets traditionnels (pierres de frondes, dent de cochon, ébauches d'herminettes et bracelets en coquillage). Ces derniers semblent indiquer que le lieu est un site traditionnel plutôt qu'une tombe européenne. Une analyse génétique des ossements retrouvés permettrait d'en préciser l'origine et s'ils étaient certifiés de provenance européenne et ancienne, confirmeraient une partie au moins des traditions recueillies au XIX^e siècle.

■ Les recherches en 1999

Objectifs

La recherche organisée en 1999 sur l'île de Vanikoro, en parallèle avec une nouvelle campagne de fouille sous-marine, avait plusieurs objectifs qui concouraient tous à la confirmation de l'emplacement du camp des français :

mettre en évidence les changements survenus dans la topographie de la côte, pour en déduire l'emplacement probable du camp des français ;

préciser les relations entre gens de Tikopia et gens de Vanikoro à l'époque du naufrage ;

faire le point sur les traditions pouvant subsister de ce contact entre européens et indigènes et recenser particulièrement la tradition orale relative aux marins rescapés qui se sont installés sur l'île (le dernier étant mort peu avant l'arrivée de P. Dillon et de Dumont d'Urville).

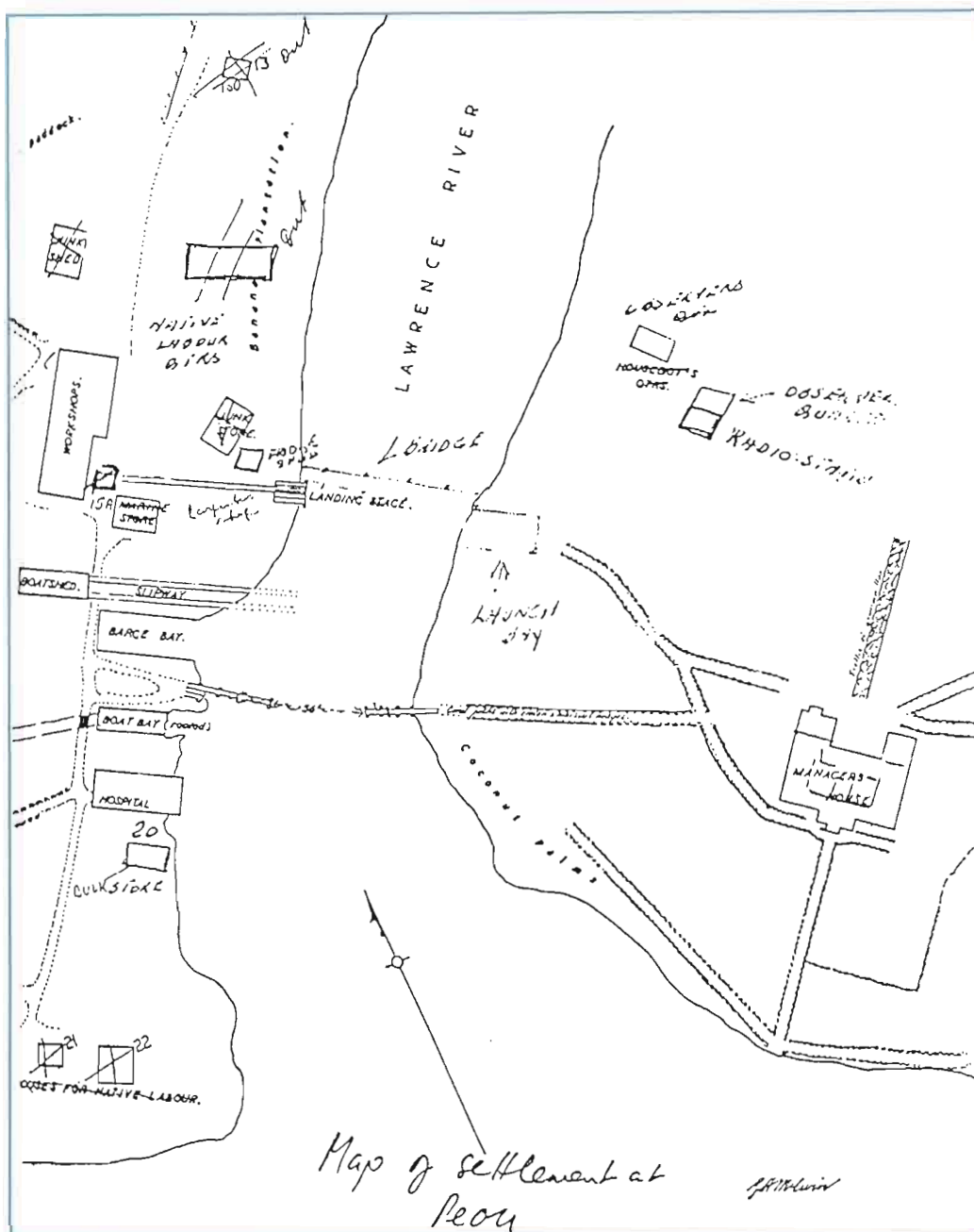
Ces objectifs devaient permettre de décider une fois pour toute s'il y avait pu avoir une installation des rescapés à terre et quel pouvait avoir été leur sort. Compte tenu des travaux importants de prospection qui avaient déjà été menés sur l'emplacement présumé du camp, je m'efforçais de comprendre la morphologie des terrains de la baie et d'évaluer la date de dépôt des sédiments alluvionnaires à l'embouchure de la rivière. Tout ceci pour vérifier la véracité de l'explication donnée par Rathea, informateur tiko-

¹ Guillou J. 1986. L'expédition Vanikoro 1986, Bulletin de la Société d'Etudes Historiques, N° 68:30, Nouméa

² Lapérouse, expédition du bicentenaire, Association Salomon 1988.

³ Di Piazza A. 1990. Rapport de fouille, expédition Vanikoro 1990. Document multigraphié, 10 pages.

⁴ Dillon P. 1830. Voyage aux îles de la mer du sud en 1827 et 1828 et relation de la découverte du sort de Lapérouse. Paris.



Plan des installations de la Kauri Timber, (1924-1966).

pien de Dillon et Dumont d'Urville, pour expliquer l'absence de vestige sur le lieu du camp : un glissement de terrain.

■ Résumé des activités de terrain

Voici, semaine après semaine, le déroulement des travaux de recherche à terre.

Semaine du 22 au 27 novembre

Arrivée à Vanikoro le 24 novembre avec l'Alis et début des travaux de fouille à Païou le 25 novembre.

Judi 25 et vendredi 26 novembre, sondages derrière le village de Païou. Cet endroit est ce qui paraît être la limite de la zone d'installation potentielle des marins naufragés car nous sommes à environ 200 mètres en retrait de la mer et de la rivière.

Les premiers sondages sont implantés selon un axe Est-Ouest tous les 10 mètres, à 167 mètres au nord de la mer

et à 200 mètres environ à l'ouest de la rivière. Ces sondages de 1x1 mètre sont dans les jardins du village mélanésien de Païou.

Une autre ligne de sondages, parallèle à la première, est réalisée juste en arrière du village, à 80 mètres de la mer. Un sondage, enfin, est placé perpendiculairement entre les deux lignes, sur l'endroit supposé de la découverte d'une bague en or de facture ancienne (appartenant aujourd'hui au secrétaire du député de Vanikoro), à 20 mètres au sud de la première ligne. Des sondages à la tarière complètent le maillage.

Dans tous les sondages, la stratigraphie est identique : alluvions de couleurs ocre jaune, devenant de plus en plus sableuses en profondeur et scellant, entre 100 et 125 cm sous la surface, un niveau de couleur noire et très riche en débris végétaux, caractéristique des zones de mangrove. Le niveau de la nappe phréatique apparaît à



Archéologue à l'IRD, Jean-Christophe Galipaud prépare le chantier de fouilles. (P. Larue).

100-120 cm sous la surface. Les niveaux coralliens témoins d'une époque où la baie de Païou était submergée, sont entre 170 et 220 cm de profondeur.

Ces sondages n'ont révélé aucun vestige pouvant indiquer que le camp des français était à proximité. Les seuls vestiges, débris de fer et de verre, sont juste sous la surface et appartiennent sans conteste à l'installation de la Kaori Timber au début de ce siècle.



Fouille méthodique par sondages. (P. Larue).

A partir du 26 novembre, nous sondons le long de la rivière au milieu des restes de l'exploitation de la Kaori Timber. Les sondages de 1 m de côté sont espacés de 2 mètres (sondages 1 à 4) puis de 3 à 6 mètres suivant le terrain. Ils sont alignés parallèlement à la rivière en direction de l'embouchure.

Semaine du 29 novembre au 4 décembre

Pendant cette deuxième semaine, nous continuons à sonder systématiquement les abords de la rivière tout en prospectant, avec une équipe réduite, la côte ouest dans les

lieux qui avaient été cités comme ayant été le théâtre d'incidents mettant en cause les marins: installation provisoire, lieu de guet, etc..

La prospection des rivières à l'ouest de Païou

La rivière des Esprits n'offre aucune des conditions nécessaires à l'implantation des naufragés: marais, pentes, mangroves. L'ancien village de Ambi est à la pointe sud de l'embouchure, dans une zone aujourd'hui inondée ce qui indique clairement qu'il y a eu à cet endroit une transformation récente de l'environnement côtier (affaissement de la côte?).

La Saurinemene, au nord de la rivière des Esprits, offre des conditions plus favorables près de son embouchure. Les restes d'une terrasse alluviale côtière ont pu être observés lors de la prospection. Malgré l'absence de vestige, ce lieu reste potentiellement intéressant car il n'est pas éloigné du site de l'épave de l'Astrolabe et cette terrasse alluviale montre que ce qui n'est que marais aujourd'hui était habitable au paravant.

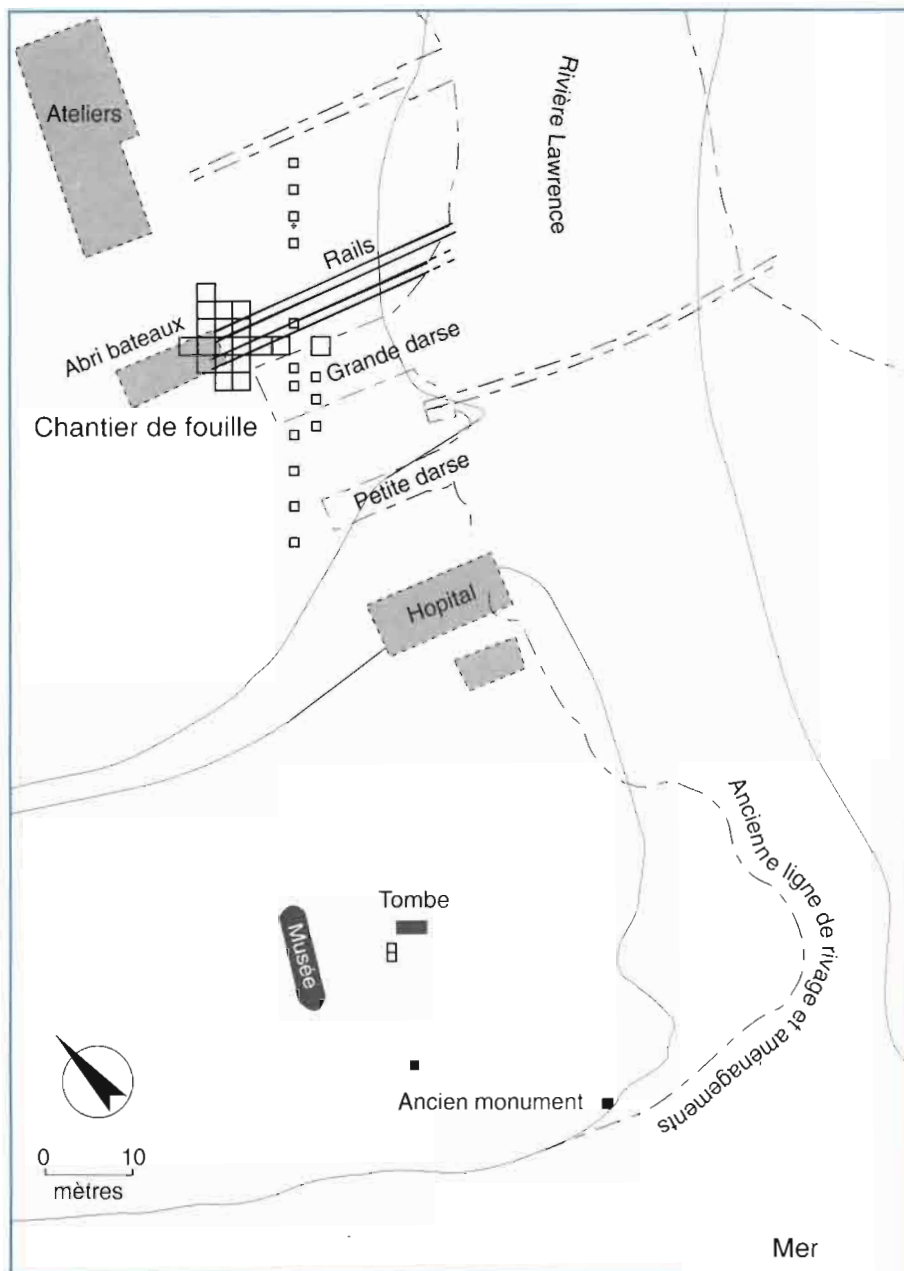
La tombe des « marah »

En cours de semaine une visite à Murivai puis sur la « tombe des Marah » apporte des informations nouvelles sur la tradition et l'érosion côtière récente. La tradition recueillie auprès de Melchior Tau à Nakepake est retranscrite en annexe. Le lieu-dit « tombe des Marah » est une accumulation de basaltes issus d'éboulis, dans la mangrove. Certains portent des traces d'une utilisation traditionnelle (polissoir, cupules). L'un des rochers, près de la mer, est le lieu de séjour d'un esprit, d'après les indigènes.

Quelques sondages rapides ne permettent pas d'ajouter d'ossement à ceux trouvés en 1990. La couche de vase noire d'une épaisseur d'environ 50 cm notée par A. Di Piazza en 1990 a été érodée et les blocs sont maintenant directement posés sur un lit de corail branchu et de sable. Cette érosion très récente de la zone sub-côtière est visible en plusieurs endroits. Elle pourrait être une conséquence du tremblement de terre centré sur les îles Torres qui en 1996 a provoqué un affaissement de près de 1 mètre de l'île de Loh.

Les sondages à Païou

Les sondages sont creusés jusqu'à l'apparition de niveaux clairement marins, c'est à dire du corail qui est à environ 1,40 m de la surface et est toujours surmonté des mêmes limons brun-jaunes provenant de l'alluvionnement de la rivière. Les sondages 1 à 4 n'ont pas fourni de matériel clairement identifiable comme provenant des épaves. Cela pose un problème important qui est celui de la 'visibilité' du camp des français: quelle était sa taille probable, les constructions ont-elles pu laisser des traces durables, quels objets significatifs ont pu être abandonnés par les marins et délaissés par les indigènes.. ? En bref, quels indices peuvent nous montrer avec certitude que nous sommes sur le camp des français? Dans tous ces sondages, les clous de bronze, les fragments de verre, sont difficiles à interpréter et nous avons souvent recours à la comparaison avec les mêmes matériaux remontés des épaves pour trancher.



Localisation du « Camps des Français » au milieu des installations de la Kauri Timber.

A partir du sondage 5, la surface est moins plane et s'affaisse vers la rivière. Il y a dans cette zone deux groupes de rails qui descendent dans l'eau. Ces rails, installés du temps de la Kauri Timber, permettaient de sortir et remiser des bateaux dans un abri situé le long de la rive. Les premiers indices de la présence des marins rescapés sont 3 fragments de porcelaine de Macao trouvés un matin, à marée basse, le long des rails dans le lit même de la rivière. Des morceaux de bronze, puis du bois taillé (ébauche de pipe, couteau et plus tard restes de poteaux) très bien conservé dans ce milieu humide à l'abri de l'air, apparaissent peu à peu et semblent indiquer que nous avons localisé une partie du camp. Quelques morceaux de verre, semble-t-il anciens, et un morceau de céramique chinoise à 80 cm sous la surface dans le sondage 5 confirment cette impression. Nous nous apercevons plus tard, à la lumière d'autres découvertes que ces fragments de bronze et poteaux de bois appartiennent aux

restes d'un ponton que la Kauri Timber avait installé le long d'une darse pour ses grandes barges, darse dont la construction a peut-être endommagé une partie du camp des français.

Semaine du 6 au 13 décembre

Les travaux de recherche sont intensifiés autour des sondages 5 et 6 qui ont livré quelques témoins indubitables de la présence française. Le travail est compliqué par les remontées d'eau et à partir de - 30 à - 40 cm, nous sommes obligés de vider les sondages avec des seaux pour éviter l'effondrement des bords.

Le mercredi 8 décembre, Titus Joël découvre dans le carré X42 un compas de proportion en parfait état à environ 80 cm sous la surface, ainsi que plusieurs autres fragments d'objets de même origine (boutons d'uniforme de marine, pierres à fusil, petit canon de méridienne, etc.). A partir de ce jour, nous étendons le chantier dans toutes les directions et ouvrons, au fur et à mesure des découvertes, des carrés de 2 m de côté.

Semaine du 15 au 22 décembre

Les travaux se poursuivent sur le chantier de fouille qui apparaît de plus en plus comme un espace fermé. Les objets sont nombreux et leur répartition montre que l'intérieur, de ce qui a pu être une habitation, était organisé : porcelaine et verre dans un coin, instruments dans l'autre, armes et munitions à l'écart.

A mesure que l'espace fouillé s'agrandit, le problème posé par les remontées d'eau et les pluies devient plus important. Nous installons une pompe thermique qui permet de limiter le niveau d'eau à l'intérieur du périmètre de fouille mais il est

toujours difficile de dégager les niveaux inférieurs et d'observer d'éventuelles traces fugaces de l'installation. Les aménage-



Décapage du camp des français. (G. Mermel).



Le camps des français en cours de fouille. (G. Mermel).

ments de la Kaori Timber ont abîmé cet espace : poteaux de bois enterrés et calés par des briques et du corail jusqu'à plus d'un mètre de profondeur pour soutenir la structure du hangar à bateaux et bien sûr le terrassement pour la construction de la darse dont on peut imaginer qu'il a abîmé une partie du camp et sans doute déplacé des objets. Cela peut expliquer pourquoi, alors que la majorité des objets anciens sont à plus de 80 cm de profondeur, certains objets sont dans le périmètre fouillé très près de la surface. Les arbres qui ont repoussé sur le site sont également responsables de perturbations souterraines.

Le 21 décembre nous avons pratiquement partout atteint ce qui semble être les limites de cette habitation et les vestiges se raréfient. Le 22, le chantier est entièrement rebouché et les travaux sont interrompus.

Résultats

Géomorphologie de la côte sud-est

Sédimentation dans la baie de Païou

Une question à laquelle il est important de répondre, même partiellement, est de savoir si les processus d'érosion et de sédimentation auxquels on peut s'attendre à l'embouchure d'une rivière telle que celle de la baie de Païou (rivière Lawrence) ont provoqué des transformations importantes de l'environnement côtier au cours des 2 derniers siècles, ces transformations pouvant avoir



Vue aérienne de l'embouchure de la rivière Lawrence, le « camps des français » se trouve à gauche sur la photo. (J.-C. Galipaud).

affecté la préservation des restes du camp des français. Pour apporter quelques éléments de réponse à cette question, nous nous sommes servis d'un fond de carte de la société d'exploitation forestière qui avait établi son camp à Païou entre 1925 et 1964. Sur cette carte apparaissent clairement les bâtiments, wharfs et entrepôts de la compagnie ainsi que la maison de son directeur, sur la rive opposée (rive Est). Nous avons retrouvé les piliers en ciment de cette maison coloniale visiblement cossue. Quelques mesures sur le terrain nous ont confirmé l'exactitude du plan dressé par la Kaori Timber et nous ont permis de recalculer les distances de cette maison par rapport à la rivière proche et à la mer. Les résultats montrent que la distance à la rivière n'a pas varié depuis la réalisation du plan et le lit de cette dernière semble stable. La distance de la maison à la mer est passée de 34 mètres à 75 mètres aujourd'hui. Cette augmentation importante indique un phénomène de sédimentation de la zone littorale par la rivière. On peut expliquer en partie cette sédimentation importante par une érosion accrue dans l'intérieur suite à l'exploitation forestière des premières années (en supposant, bien entendu que cette maison n'a pas été construite avant le début de l'exploitation).

Très récemment (entre 1994 et 1999) la zone côtière a été profondément érodée (10 à 15 mètres au niveau du monument de Païou dont les restes sont maintenant sur la plage dans la zone d'atteinte des marées). Cet événement récent pourrait être en relation avec le tremblement de terre qui a affecté les îles Torres en 1996.

Ces quelques repères montrent que dans un laps de temps relativement court, la zone côtière a, par deux fois au moins, subi des transformations significatives. En admettant que la sédimentation est un phénomène récent qui n'a affecté la baie que depuis l'exploitation des pentes par la Kaori Timber et que la subsidence due probablement au tremblement de terre dans les îles Torres est un phénomène suffisamment rare pour ne pas avoir eu lieu plus d'une fois depuis le naufrage, alors les mesures proposées par Dillon pour la distance à la mer du défriché du camp des français doivent être aujourd'hui augmentées de quelques 40 mètres.

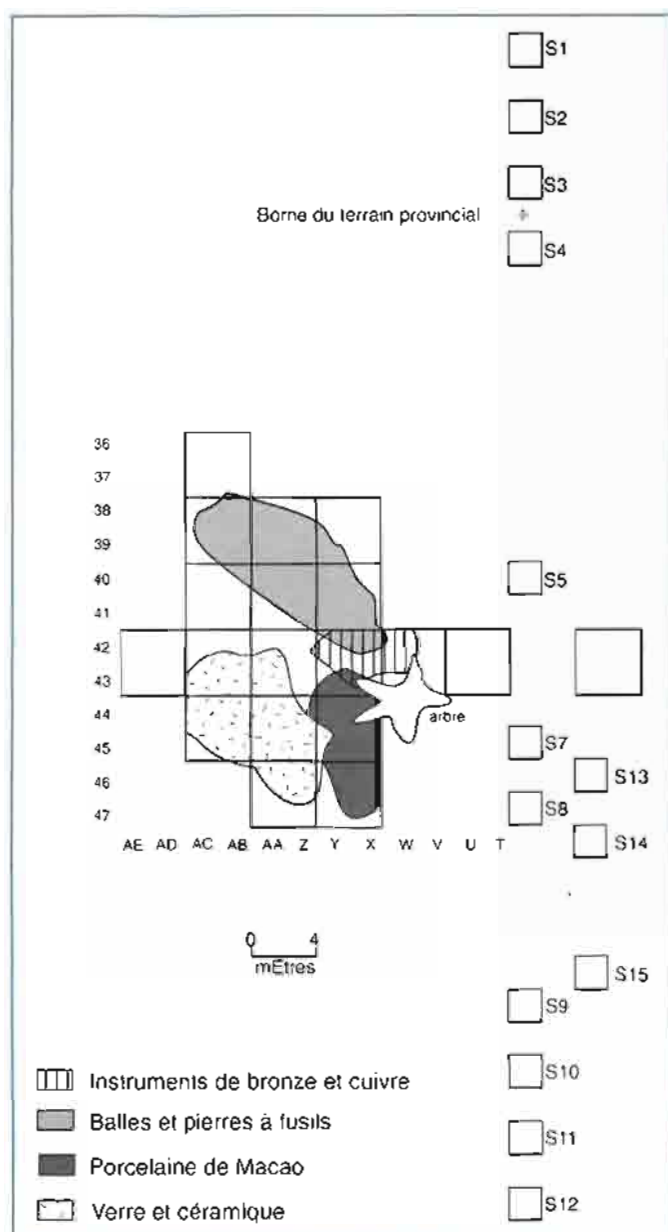
Un examen attentif du texte de Dillon nous informe sur la morphologie de la baie et semble indiquer que la zone côtière était plus étendue. Il écrit (page 168).. « Tout près de l'embouchure de la rivière, on trouve dans cette baie jusqu'à 20 brasses d'eau ». Il faut aujourd'hui parcourir plus de 150 mètres à marée basse dans très peu d'eau pour atteindre les zones profondes de la baie. Ceci indique donc qu'à l'époque de Dillon, la côte se trouvait bien en avant de ce que nous observons aujourd'hui.

Le camp des français

Les fouilles

Il ne fait aucun doute aujourd'hui que les nombreux vestiges découverts lors de cette campagne font partie du « camp des français ». La nature et la destination, par contre, de l'espace fouillé cette année sont encore très hypothétiques.

La première question que l'on peut se poser est celle du déplacement éventuel des objets. La Kaori Timber a



Chantier principal et répartition des vestiges

sérieusement transformé le bord de la rivière dans cette zone du camp en creusant deux darses destinées à abriter ses barges. Il est probable que ces darses ont été creusées à l'emplacement d'une partie du camp et les déblais devaient contenir des vestiges. On peut imaginer que ces déblais ont servi à aplanir la surface du futur hangar à bateau, sous lequel nous avons trouvé les vestiges, et que ces vestiges sont par conséquent en position secondaire. Cette hypothèse est peut être partiellement vraie car dans certains carrés de fouille, des objets du naufrage ont été trouvés à peu de distance de la surface. Si cela était, néanmoins, il y aurait des vestiges étalés sur une grande surface, ce qui n'est pas le cas. L'espace fouillé est délimité. Les objets significatifs sont tous en profondeur et très peu mélangés. La quantité de vestiges diminue rapidement dès que l'on s'éloigne de la concentration trouvée au début, signe que l'on est dans un espace qui était fermé (tente, maison...) et a empêché les objets de s'éparpiller. De plus, les fragments de céramique et de porcelaine sont souvent remontables, ce qui

indique qu'il y a eu peu de mouvement depuis leur enfouissement et enfin, la profondeur à laquelle ils ont été ramassés (-80 cm à -120 cm) étant sous le niveau de la nappe phréatique, cela exclut qu'ils puissent avoir été déposés là par les engins.

La deuxième question est de savoir pourquoi tous ces objets ont été laissés là. On imagine aisément ces naufragés loin de tout, dans un milieu hostile, désireux de conserver précieusement les témoins de leur civilisation, pour leur utilité sans doute, mais surtout pour ce qu'ils représentaient. Or, la liste non exhaustive présentée dans le paragraphe suivant indique que des objets qui semblent essentiels ont été abandonnés là (le 'pied du Roi' ou compas de proportion, par exemple). Dans l'hypothèse d'un départ précipité, il y aurait eu pillage. Si les marins ont pu quitter l'île sur une embarcation de fortune, alors ces objets laissés en arrière signifient que l'espace étant limité, ils n'apparaissent pas si importants que l'on voulait à tout prix les emporter. Cela étonne au moins pour les balles. Une autre hypothèse serait que le camp ait subi, pendant son occupation ou très peu de temps après, une inondation violente qui en détruisant tout ou partie des installations a provoqué l'enfouissement d'une partie des objets, en particulier ceux qui étaient dans des structures proches de la rivière. Rathéa n'expliquait-il pas sa réticence à venir à Païou par le fait qu'il n'y avait plus rien à voir là bas, le camp ayant été détruit par un glissement de terrain provoqué par un tremblement de terre⁵.

Le matériel

Les objets ou fragments d'objets collectés dans le périmètre fouillé peuvent être classés par catégories : la vaisselle, les armes, les instruments et les objets corporels ou usuels.

La vaisselle est de plusieurs sortes. faïence de ménage (pots principalement), porcelaine chinoise (bols, vases,



Les premières preuves de l'installation à terre des naufragés. (G. Mermel).

assiettes) et verrerie (bouteille, carafe et autre). Elle est très fragmentée mais il semble que de nombreux morceaux pourront être réunis. Les objets les plus fréquents sont les bols chinois, de deux sortes au moins au vu du décor, les coupelles, quelques fragments d'assiettes par-

⁵ Dillon P. 1972. *Narrative of La Perouse's expedition*. Israel publisher, New York (re-edition de l'ouvrage original en anglais). Volume II page 147

fois émaillés, également de facture chinoise, ont les décors caractéristiques de la vaisselle commandée par certains officiers pour leur usage privé (de Langle?). Les pots de faïence blanche rappellent nos anciens pots de conserves.

Les armes sont représentées par les pierres à fusil et les munitions (balles de plomb de différents calibres et en grappe). Un fragment de bronze pourrait appartenir à la



Résultat d'une journée de fouilles. (G. Mermel).

garniture d'un fusil. Les pierres à fusil sont intéressantes à plus d'un titre : ces pierres qui sont très fréquentes dans les épaves sont toujours très altérées du fait d'un séjour prolongé dans l'eau de mer (altération de couleur blanche due à l'hydratation du silex). A terre, elles étaient beaucoup moins fréquentes (moins d'une centaine)⁶ et sans altération. Cela signifie que ces pierres ont été transportées par les marins et non pas récupérées dans les épaves. Les pierres sont de forme et de taille différentes. Les 3 groupes les plus évidents ont été présentés pour commentaire au conservateur du Musée de la pierre à fusil à Meusnes. Il a sans ambiguïté établi que ces pierres, taillées dans le silex blond du Berry, provenaient de cette région et a pu identifier ces 3 formes. Elles servaient, de la plus grande à la plus petite, pour : les fusils de rempart, les fusils du gouvernement et les pistolets. Les plus fréquentes à terre sont celles de taille moyenne utilisées pour les fusils du gouvernement. Il n'y a que 3 pierres de pistolet, ce qui signifie peut être qu'il n'y avait dans ce lieu qu'un seul officier ou un savant. Les trois pierres présentées pour identification avaient servi.

Les instruments sont peu nombreux mais très significatifs. Le premier est un compas de proportion en laiton, signé Lesnel, en très bon état. Parmi les autres objets ou fragments d'objets, citons : un petit canon de méridienne en bronze, un tire ligne en bronze et acier, une boîte en bronze contenant des pesons imbriqués les uns dans les autres, un fragment de rapporteur, des lentilles de verre serties dans un entourage de cuivre ou laiton, une lentille de verre teinté, et d'autres petits fragments d'instruments (poulie, vis et boulons de bronze, fixations,...).

Les objets usuels sont plus rares : quelques boutons d'un uniforme de marine, trouvés au même endroit et partiellement alignés, ce qui suggère qu'ils soient les seuls témoins de la veste abandonnée là, un bougeoir en cuivre



Compas de proportion signé LESNEL après traitement. Egalement appelé pied du Roi, c'est un instrument de mesure et de calculs. (P. Larue).

en parfait état et deux pièces de monnaie en argent (russe et espagnole).

Cet inventaire succinct montre que nous sommes dans un espace habité et la répartition des objets indique une cer-



Boîte à pesons identique aux deux autres déjà trouvées sur les sites de la faille et de la fausse passe. (P. Larue).

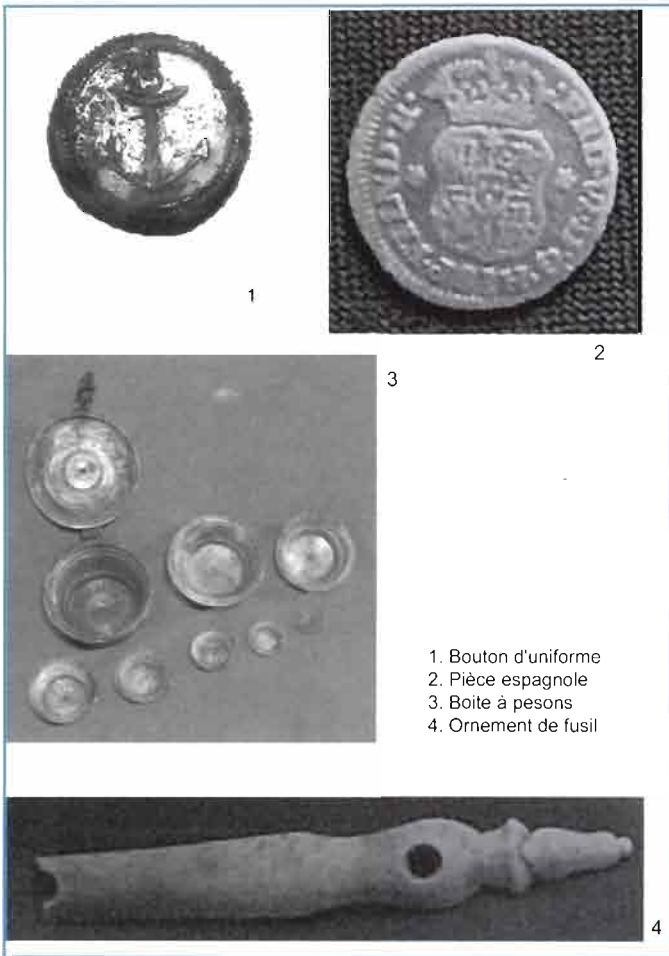
taine organisation à l'intérieur de cet espace. Les instruments de mesure, le bougeoir et les boutons d'uniforme trouvés au même endroit suggèrent la table, éclairée par le bougeoir à laquelle travaillait le savant, sa veste négligemment posée sur le dossier de la chaise. Non loin de là, le râtelier et les réserves de munition. De l'autre côté, la vaisselle et un peu plus loin les faïences, sur une étagère sans doute. Nous sommes bien dans une habitation de fortune et pourtant organisée à l'Européenne. Difficile de dire qui y logeait. Pourtant, les boutons d'uniforme, les pierres à fusil pour le pistolet, les instruments et la vaisselle de porcelaine suggèrent un, voir plusieurs officiers ou savants. A ce stade des recherches, on doit même envisager l'hypothèse que cet espace est l'habitation de fortune où vécurent, après le départ de leurs compagnons, les deux naufragés qui décidèrent de rester dans l'île⁷.

⁶ Estimation provisoire, les objets recueillis n'ayant pas encore été analysés.

⁷ Cela signifierait alors que le village dans lequel ils furent recueillis était à Païou même...



Pierres à fusil : (a) Petite ordinaire, (b) Boucanière ronde, (c) Pierre de gouvernement. (J.-C. Galipaud).



1. Bouton d'uniforme
2. Pièce espagnole
3. Boîte à pesons
4. Ornement de fusil

Objets significatifs découverts à Païou. (J.-C. Galipaud).

■ Premières impressions

Les traditions et l'évidence archéologique

Les premières informations recueillies des naturels par Dillon et Dumont d'Urville indiquaient que les rescapés du naufrage avaient installé un camp à terre, gardé par des marins en armes, et dans lequel les savants poursuivirent leurs observations pendant que d'autres construisaient un bateau de secours. Ce camp fut le plus souvent localisé à Païou et Dillon pensa même en avoir trouvé la trace dans un défriché le long de la rivière Lawrence. D'Urville n'y verra rien et Rathea, le Tikopien qui le guide, lui indique qu'un tremblement de terre et des pluies violentes ont provoqué un effondrement de terrain à l'endroit du chantier naval⁸. Rathea qui était adolescent à Vanikoro au moment du naufrage dit pourtant avoir vu sur les lieux de

construction des morceaux de fer (métal) que l'on ne pouvait bouger car ils étaient trop gros⁹. De Vigors qui reste plusieurs jours à Païou en 1850 ne trouve rien en dehors de quelques marques de hache sur des souches pourrissantes.

Certaines traditions indiquent également que les marins sont repartis 6 à 10 « lunes » plus tard sur un bateau de secours. D'autres font état de combats et de morts et suggèrent que les survivants aient été massacrés.

Les découvertes de 1986 suggéraient que l'emplacement du chantier naval soit bien à Païou, mais les indices (objets européens ou autres) manquaient pour en établir la preuve. En 1990, l'absence de résultat significatif, alors même que la zone fouillée était plus étendue, jetait le doute sur la réalité des découvertes précédentes. Les découvertes, cette année, lèvent le voile sur une partie de l'histoire. Il ne fait plus aucun doute que des survivants du naufrage se sont installés à Païou. Les objets découverts montrent que ces survivants avaient pu transporter des épaves des armes, aussi bien que des instruments ou de la vaisselle, ce qui à la fois confirme qu'un au moins des navires était resté accessible et que l'installation était envisagée pour longtemps. Ces objets indiquent également que des officiers et des savants faisaient partie des survivants. Ces témoignages ne nous donnent aucune indication sur la durée du séjour, malheureusement. Les traditions sont vagues à ce sujet : quelques « lunes ». Le temps en Océanie ne s'évalue pas comme en Europe et l'on peut se demander si la traduction par « lune » d'une indication donnée par les indigènes n'est pas simplement une indication erronée du traducteur qui pensait que les naturels devaient baser leur estimation de la durée sur le mouvement des planètes, comme le font les Indiens par exemple. L'unité de temps, dans ces îles, est plus souvent basée sur le cycle des plantes cultivées, les ignames en particulier, qui poussent en 9 mois environ. Les 6 ou 10 « lunes » mentionnées auraient donc bien pu être 6 ou 10 « saisons » soit de 4 ans 1/2 à 7 ans 1/2.

Les fouilles ont également confirmé les affirmations de Rathea concernant le recouvrement du lieu du camp par un glissement de terrain ou autre phénomène naturel analogue. Il reste à comprendre quand a eu lieu ce bouleversement naturel.

À la lumière des découvertes de 1999, comment ne pas considérer donc qu'une bonne partie des indications données par les habitants de Vanikoro était honnête. Que faut-il alors penser des traditions relatant les conflits, puis le massacre des rescapés ?

⁸ Dillon P. 1972. Opus cité, Vol 2 page 147.

⁹ Dillon P. 1972. Opus cité, Vol 2 page 121.

■ Conclusions

Que sont-ils devenus ?

Malheureusement, cette question qui nous tient tant à cœur est toujours ouverte. Les découvertes récentes confirment que des survivants se sont installés à terre. La zone fouillée ne suggère pas un nombre important de personnes et nous allons tenter, lors des prochaines recherches de l'Association Salomon, d'agrandir cette zone et de mettre au jour d'autres habitations. On peut s'interroger sur le pourquoi de l'abandon d'objets comme le compas de proportion et l'absence de pillage après le départ des survivants. On imagine mal qu'un camp contenant autant d'objets convoités ne serait pas mis à sac par les indigènes après le départ de ses occupants. Il faut donc envisager deux hypothèses que les recherches futures aideront à confirmer ou infirmer :

soit une partie du camp a été détruite, alors même que les Français s'y trouvaient, par une crue, un glissement de terrain ou autre phénomène naturel ;

ou le camp a été laissé en l'état par les indigènes car considéré comme tabou (du fait des violences qui y auraient été commises ou par fidélité ou peur des représailles de ces hommes blancs déifiés).

Il n'y a sans doute pas une vérité mais une suite d'événements dont les traditions parfois contradictoires des Tikopiens et Mélanésiens de Vanikoro rendent compte à leur manière.

Qu'un bateau de secours ait été mis en chantier ne semble faire aucun doute, et la découverte du camp des français à l'endroit supposé confirme en quelque sorte cette construction. Que des conflits aient opposé marins et indigènes est également fort probable. Toutes les traditions recueillies le mentionnent.

On notera avec intérêt que certains épisodes de cette histoire sont mentionnés presque systématiquement par les informateurs, que ce soit ceux de Dillon, Dumont d'Urville ou d'autres venus plus tard à Vanikoro et même, c'est un fait important, par les sauveteurs du naufragé présumé être l'astronome Lepaute Dagelet. Ces épisodes concernent :

- la coupe de bois sans autorisation ;
- les conflits et la mort de plusieurs chefs indigènes ;
- le massacre d'une partie au moins des naufragés lorsque les munitions manquèrent ;
- le feu sur le bateau.

On ne peut douter que ces éléments de l'histoire qui reviennent avec une telle constance dans le discours des uns et des autres ne soient l'expression de ce qui s'est passé. On peut s'étonner de ce que ces bribes d'histoire apparaissent dès 1804 dans le « Journal des Débats » alors que ni le lieu, ni les circonstances de la disparition de Lapérouse n'étaient encore connus. Cela oblige à s'interroger sur la réalité de l'histoire de Lepaute-Dagelet, histoire à laquelle peu d'historiens ont cru tant elle paraissait extraordinaire. S'il est vrai que les différentes versions connues de cette histoire divergent et sont parfois fantaisistes, il n'en reste pas moins qu'elle contient en fil-

grane les éléments mentionnés plus haut et que l'on racontera 25 ans plus tard sur le lieu même du naufrage à Dillon et Dumont d'Urville.

Les efforts soutenus de l'Association Salomon depuis 1986 pour trouver le lieu où vécurent quelques mois ou quelques années les marins et savants rescapés sont aujourd'hui récompensés. Malgré les collectes sauvages, les remaniements et destructions causés par la Kaori Timber, il ne fait aucun doute que les recherches à venir lèveront une partie importante du voile qui recouvre encore la fin de cette tragique aventure.

■ Annexes

Tradition recueillie dans un village Tikopien

Informateur: Melchior Tau du village de Nakepake, au sud-est de Vanikoro.

Les équipages rescapés construisirent le bateau dans la baie de Saboe¹⁰. Lapérouse et 4 autres personnes restèrent à bord du navire échoué dans la fausse passe.

Sur le chantier naval, une fois la coque terminée et mise à l'eau, avant d'installer le mât, les tikopiens qui avaient participé au chantier réclamèrent les outils de fer pour prix de leur travail et parce que ces outils leurs étaient nécessaires. Les marins refusèrent de se défaire des outils dont ils pouvaient encore avoir besoin. Les tikopiens, énervés par le refus d'un paiement qu'ils estimaient mériter, se réunirent en un lieu sacré domaine d'un diable (l'anguille noire 'Tangaroa')¹¹ et le prièrent pendant 3 jours. Le 4^e jour, ils se rassemblèrent au lieu du chantier, se partagèrent les marins qui les avaient pris en amitié sur leurs pirogues pour une promenade et, une fois isolés, les tuèrent¹². Ils allèrent ensuite tuer Lapérouse et ses quatre marins sur l'Astrolabe et brûlèrent le bateau¹³ après l'avoir pillé¹⁴. L'histoire ne dit pas ce qu'il advint du bateau de secours, qui ne prit jamais la mer.

Tradition recueillie le 2 décembre 1999 en pidgin solomon par Jean-Christophe Galipaud.

¹⁰ Le camp à terre des rescapés se trouverait sur le lieu même où fut construit le bateau de secours.

¹¹ Tangaroa (big stomach) nom donné à l'anguille sacrée mais également nom de la lignée dont est issu notre informateur et nom d'un chef tikopien au temps de Lapérouse.

¹² Cet informateur n'a aucune connaissance des 2 survivants qui auraient vécu de nombreuses années dans l'île.

¹³ Cette tradition ne mentionne qu'un seul bateau (sans doute l'Astrolabe) échoué sur le récif.

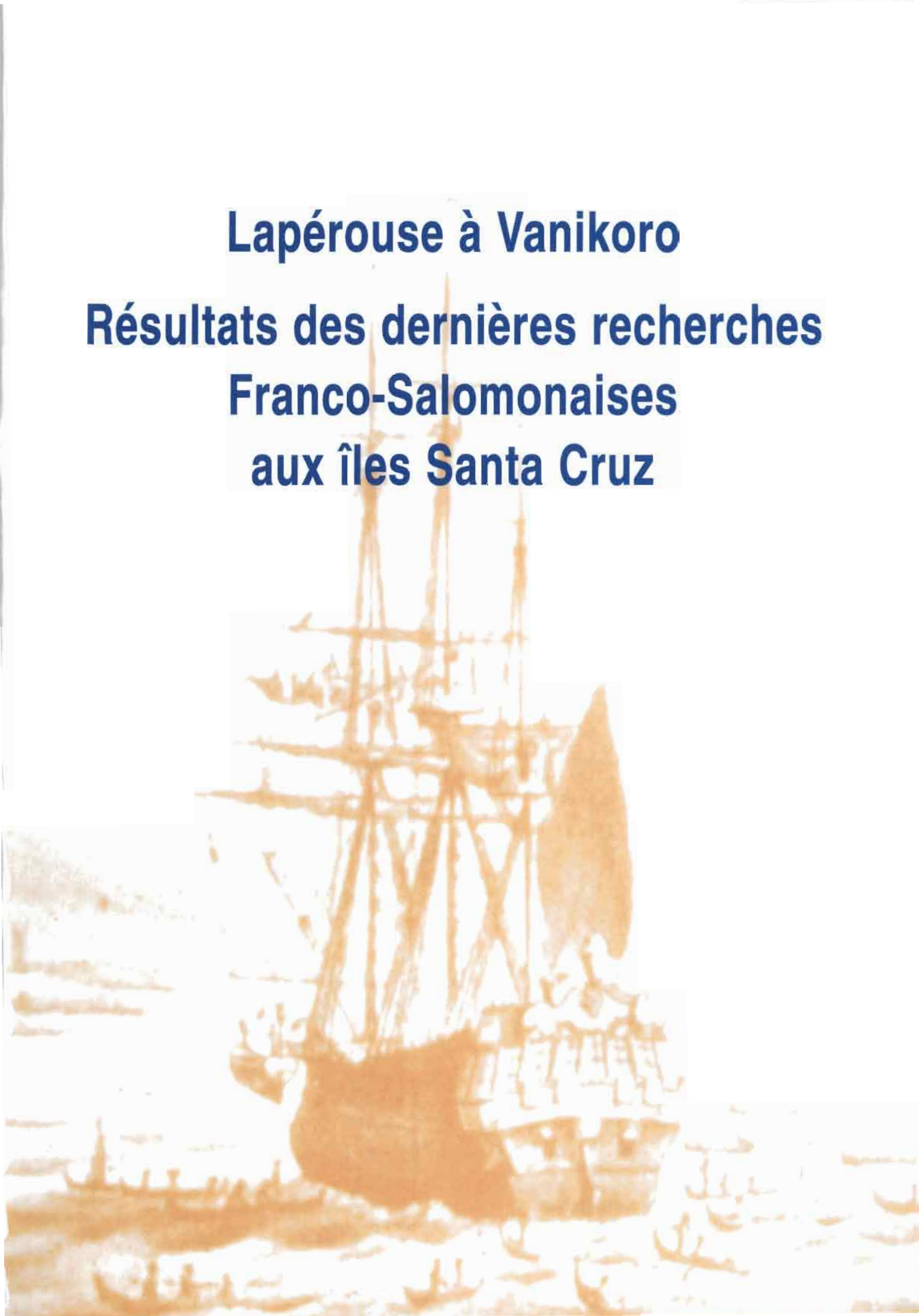
¹⁴ Aucune information sur la façon dont les Tikopiens se débarrassèrent des corps

LAPÉROUSE À VANIKORO

RÉSULTATS DES DERNIÈRES RECHERCHES
FRANCO-SALOMONNAISES
AUX ÎLES SANTA CRUZ



Lapérouse à Vanikoro
Résultats des dernières recherches
Franco-Salomonaises
aux îles Santa Cruz



AD AUGUSTA

PER ANGUSTA *

mot de passe des conjurés ; HERNANI

* Des résultats grandioses par des voies étroites

Coordinateur textes

Association Salomon

Conception, mise en page, fabrication, maquette de couverture

Jean Pierre Mermoud, Centre IRD de Nouméa, Délégation à l'Information et Communication, Reprographie/Infographie.

Scans et calibrations des photographies

Noël Galaud

Photos de couverture : fond, l'ancre la plus remarquable du site de la faille, (P. Larue)

1^{re} : Découverte d'un graphomètre à pinnules signé Langlois, sur le site de la fausse passe, (P. Larue).

4^e : Découverte des premiers objets provenant des fouilles à terre sur le site du « camp des Français », (P. Larue).

Quatre modèles de boutons d'uniforme, (P. Larue).

Hameçon Amérindien en bois, (P. Larue).

Figurine ornant le couvercle d'un récipient en terre cuite, (P. Larue).